FRANZ ANSEL

La Flamme et la Lumière

Nouveaux poèmes d'Italie

LES ÉDITIONS JOS. VERMAUT

PARIS
11, Rue de l'Estrapade (Vᵉ)

COURTRAI
26-28, Rue Longue des Pierres

BRUXELLES
22, Avenue des Gaulois

De la part de

Madame Franz Folie (Franz Ansel)

et de sa fille, avec leur
sympathique souvenir.

MLVN 00042

La Flamme et la Lumière

A la mémoire de mon ami
le pur poète FERNAND SEVERIN.

FRANZ ANSEL

La Flamme et la Lumière

Nouveaux poèmes d'Italie

FS-VN
XVIII
42

ÉDITIONS JOS. VERMAUT

PARIS
11, Rue Monsieur (VIIe)

COURTRAI
26-28, Rue Longue des Pierres

BRUXELLES
22, Avenue des Gaulois

FRANZ ANSEL

La Flamme et la Lumière

Nouveaux poèmes d'Italie

ÉDITIONS JOS. VERMAUT

PARIS
6, Rue Bonaparte (VIe)

COURTRAI
Rue du Cygne (Nouvelle)

BRUXELLES
Rue Neuve (Galerie)

A l'Italie

A L'ITALIE.

Les fils du Nord glacé, descendant vers tes plaines
Où le cep plie au poids de raisins lumineux,
Sentent, sous la douceur de leurs tièdes haleines,
Le barbare assoupi se réveiller en eux.

Le pur rayon de pourpre et d'or dont tu les frappes
Ne suscite en leur cœur que le brutal désir
D'écraser ton sein ferme et de piller tes grappes
Comme une proie offerte et qu'ils n'ont qu'à saisir.

Toi, tu ris dans ta grâce allègre, et tu méprises
Ces lourds envahisseurs dont les lointains aïeux,
Ivres et tout gonflés du sac des villes prises,
S'endormaient pesamment sur l'autel de tes dieux.

Tu n'as jamais élu ces conquérants barbares,
Vandales, Ostrogoths, Huns, Scythes ou Germains,
Qui profanent les fiers joyaux dont tu te pares
Et sur ta chair sacrée osent poser leurs mains.

Fille ardente du clair soleil, tu leur préfères
Ces beaux gueux demi-nus qui, tels d'heureux lézards,
Chauffent leurs corps brunis sur tes parvis sévères
Ou sommeillent sous l'arc triomphal des Césars.

Ceux-là sont tes amants, non ces Goths au poil fauve
Qui parmi l'air latin restent des étrangers :
Seul, Wotan repenti que ta lumière sauve,
Gœthe éclôt par miracle à tes souffles légers.

C'est en vain qu'après lui, pèlerins de l'Adige,
Ses pieux héritiers prennent gourde et bâton :
Tu n'entends pas deux fois accomplir le prodige,
Et leur voix, sous l'azur, garde l'accent teuton.

Et quand des Ariels marqués d'un noble signe
Sont accourus à toi de leur morne Thulé,
Leur plainte, sur ta grève, était le chant du cygne
Qui, fuyant ses brouillards, se meurt d'être exilé.

Car ta grandeur suave et tes charmes austères
Se refusent, malgré les cris et les sanglots,
A qui ne roule pas au flux de ses artères
Un sang pareil au vin dont l'enivrent tes clos.

Moi, le dernier venu de ceux qui t'ont chantée,
Bien que je sorte aussi du froid Septentrion,
Ton sol me rend la force ainsi qu'au vieil Antée
Et ton ciel me ranime à son premier rayon.

Mon esprit de Latin perdu parmi les brumes
Retrouve son climat dans ton air de cristal,
Et je suis, sur la terre en fleur que tu parfumes,
L'exilé qui retourne à son pays natal.

Au seuil du paradis

ALMA PARENS VIRUM.

A Pierre de Nolhac.

I.

Soave...

Italie! ô clarté de l'azur! ô caresse
De l'air plein de parfums, de chants et de baisers!
Coupe éternellement débordante d'ivresse
Pour la soif de mon cœur et de mes sens grisés!

Voluptueuse, ardente et sereine Italie!
Rêve de mon enfance emprisonnée aux murs
D'un collège empli d'ombre et de mélancolie!
Amour de ma jeunesse! orgueil de mes soirs mûrs!

Sans être né de toi, toute mon âme est tienne :
Ayant longtemps sucé ton lait robuste et sain,
Il ne demeure en moi rien qui ne t'appartienne,
Et nul fils plus pieux n'a dormi sur ton sein

Du jour où, descendant tes pentes embaumées,
J'ai vu, corbeille d'or du lumineux Majeur,
Me sourire de loin les blondes Borromées
Ouvrant leurs bras au tendre et pensif voyageur,

Je reconnus en toi ma première patrie;
Et depuis cette escale au suave archipel,
L'argile de ma chair que ton souffle a pétrie
N'a cessé de frémir à ton magique appel.

Chaque automne, immobile aux vitres de ma chambre,
Nostalgique reclus dont tout retient l'envol,
Je guette avidement, dans le ciel de Septembre,
Les oiseaux migrateurs qui cinglent vers ton sol.

Chaque fois que l'amour est venu m'emplir l'âme,
Nul bonheur sans tes dons n'étant complet pour moi,
J'ai souhaité mêler ta lumière et ta flamme
A tout ce que j'avais d'allégresse et d'émoi.

Car il n'est corps si beau que tu ne l'embellisses,
Et l'aveu, les regards, les baisers échangés,
Empruntent un surcroît d'ardeur et de délices
Au parfum nuptial de tes clairs orangers.

Toi seule épanouis l'homme en sa plénitude,
Comme un arbre à la fois lourd de fleurs et de fruits,
Et le paradis même, en sa béatitude,
N'a pas matins plus purs ni plus splendides nuits.

De tant de biens perdus, ton charme seul me reste :
Tes jardins toujours chers et jamais oubliés
Font qu'aux plus heureux soirs de ma retraite agreste,
Je songe à tes cyprès devant mes peupliers.

Exilé loin de toi, je languis dans l'attente
Du jour qui me rendra ton limpide horizon,
Et je meurs du regret de n'avoir que ma tente
Sous ton ciel où, mieux né, j'aurais eu ma maison.

II.

... austero.

Maîtresse en fleur que j'ai tant de fois possédée
Et de qui chaque étreinte accroissait mon désir,
Toi que d'autres ont vue avilie et fardée
Pour le passant qui rôde aux jardins du plaisir,

Fille des dieux! je sais, moi qui t'ai mieux comprise,
Tout ce que ton sourire a de grave et de pur,
Et quel auguste Esprit parle encor dans la brise
Qui chante à Parthénope et qui pleure à Tibur.

Je sais que l'antre obscur où rêve ta Sibylle
Souffle toujours l'oracle, et que ta grande voix
Dicte de siècle en siècle au vieux monde débile
Les plus sages conseils et les plus justes lois.

Toi dont la grâce unit les ormeaux à la treille,
Le chaste lis au myrte et la rose au laurier,
Je sais que sous les cieux tu n'as point de pareille
Pour sacrer le poète et grandir le guerrier.

Comme le jus vermeil sort des grappes pressées,
On voit jaillir de toi les héros et les saints,
Tandis qu'un tourbillon de divines pensées
S'envole de ta ruche en radieux essaims.

Le songeur de Mantoue a consacré tes cygnes
En illustrant ton miel, tes ceps et tes troupeaux,
Et Dante inscrit au front de tes villes insignes
De longs vers palpitants qui leur sont des drapeaux.

Mère aux flancs généreux, tu nourris dans tes plaines
Autant de peintres clairs que d'épis de maïs,
Et tes moindres cités de merveilles sont pleines
Qui suffiraient ailleurs à l'orgueil d'un pays.

Glorieuse à jamais d'avoir porté Virgile,
L'amour de tes sculpteurs t'a donné tant d'enfants
Qu'un peuple immense est né du marbre et de l'argile,
Plus robuste et plus fier que celui des vivants.

Tes monts, travail des dieux couronné par les hommes,
Semblent des casques d'or aux éclatants cimiers,
Et tel artiste ancien qu'à peine encor tu nommes
Serait, sous d'autres cieux, grand parmi les premiers.

Le lait qui gonfle et tend tes fécondes mamelles
Ruisselle sur le monde en fleuve de beauté :
Tout l'univers s'abreuve à la source où tu mêles
La force à la douceur, la flamme à la clarté.

Auprès du vin brûlant dont ta chair nous enivre,
La vendange mystique empourpre tes autels;
Et si, dans ton éther, on voit les dieux revivre,
L'homme issu de ton sol s'égale aux Immortels.

NOSTALGIE.

Bienheureux les amants qui, libres de contrainte,
Dans l'orgueil nuptial de leurs nouveaux liens,
En un coin de wagon prolongent leur étreinte
Jusqu'aux bords embaumés des lacs italiens !

Heureux ceux-là qui, seuls dans leur extase errante,
En confondant leur souffle aspirent tour à tour
Ce que le ciel d'Assise et le sol de Sorrente
Peuvent mêler de songe ou d'ivresse à l'amour !

Heureux ceux qui, vers l'heure où le jour agonise,
Penchés au balcon d'or d'un monument fameux,
Regardent enlacés la lagune et Venise
S'évanouir dans l'ombre et s'alanguir comme eux !

Heureux les couples lents qu'un long loisir promène
Des pins du Janicule aux clos de l'Aventin
Et qui, tout éblouis de la splendeur romaine,
Retrouvent devant elle un délire enfantin !

Bienheureux celui-là qui, dans l'âpre Pérouse,
Aux obliques rayons d'un soir tiède et vermeil,
Ramène à l'albergo la jeune et tendre épouse
Qu'il garde entre ses bras jusque dans son sommeil !

Heureux ceux-là : du moins, avant de disparaître
Dans la nuit de la mort et l'horreur du cercueil,
Ils auront pour la vie amassé dans leur être
Un trésor de beauté, de lumière et d'orgueil...

***

Nous, notre amour secret que le sort contrarie
Ressemble au malheureux gisant dans sa prison
Et qui, lorsqu'il veut fuir sa chair endolorie,
N'a qu'un morceau de ciel pour unique horizon.

Nous n'entendrons jamais que du fond de nos rêves,
Epris d'une impossible et chère liberté,
Ce soupir cadencé qui se meurt sur les grèves
Où Parthénope chante et rit dans la clarté.

Nous verrons seulement sous nos paupières closes
Ce beau jardin lombard, plein de marbres et d'ifs,
Où d'antiques cyprès enguirlandés de roses
Font penser aux vieux cœurs fleuris d'espoirs tardifs.

Nous ne connaîtrons point, pauvres reclus qu'enferme
Une chambre où notre âme étouffe de langueur,
Ce parfum d'oranger dont les nuits de Palerme
Enivrent les amants qui dorment cœur à cœur.

Nous ne saurons pas même, avant que se délie
Le nœud qui nous aura si tendrement unis,
Ce que l'amour emprunte aux ciels bleus d'Italie
De lumineuse ardeur et d'élans infinis.

Les plus beaux lieux du monde ignorent nos caresses,
Et nous restons jaloux de ces couples grisés
Dont Rome avec ses dieux, Naple avec ses paresses,
Rendent plus doux encor l'étreinte et les baisers.

* * *

Ah! songe aux voluptés qui nous sont refusées :
Les soirs du lac Majeur, le joyau vénitien,
Et, parmi l'ombre fraîche où rêvent les musées,
L'éclat vermeil des chairs peintes par le Titien !

Songe à tes jeunes sœurs du printemps de Florence,
Anges de Léonard et de Botticelli,
Dont l'étrange sourire a la même attirance
Que celui par lequel mon sort est embelli !

Songe à l'enchantement qui nous eût rempli l'âme
Devant les cloîtres clairs, les bosquets d'orangers,
Les flots de sombre azur sous un soleil de flamme
Et tous ces beaux décors qui nous sont étrangers !

* * *

Moi, que hante à jamais l'immortel paysage,
Je souffre sourdement de l'ombre où nous aimons
Et de n'avoir pas vu ton cher et doux visage
Se détacher là-bas sur la mer et les monts.

Même aux heures d'ivresse où tu sembles plus belle,
Le feu d'autres désirs me brûle encor le sang :
J'entends jusqu'en tes bras une voix qui m'appelle
Vers la terre où mon être aspirait en naissant.

Bien que ton corps s'enlace au mien, comme la vigne
Se suspend aux ormeaux en de mols abandons,
N'attends pas que je plie et que je me résigne
Aux rigueurs d'un destin qui mesure ses dons :

Un long cri révolté sort de ma chair meurtrie
Quand je songe aux amants qui, mieux que nous comblés,
Connaîtront à leur tour la divine patrie
D'où nos cœurs douloureux demeurent exilés.

Oh ! certes, le parfum de ton amour m'enivre;
Et pourtant je regrette un ciel plus radieux :
C'est n'aimer qu'à demi, ce n'est qu'à moitié vivre,
Que de vivre et d'aimer loin du pays des dieux !

TERRE LATINE.

La brume a fui : le train joyeux serpente et glisse
Aux penchants dorés du Tessin;
La brise parfumée exhale un mol délice,
Le mont bleu trace un pur dessin.

Faisant en nous courir un sang plus juvénile,
Un vent tiède emplit le ciel clair...
Voici la villa peinte et le blanc campanile
Aux cloches visibles dans l'air;

Voici le berceau d'if où pleure une rocaille
Dont un Triton crache les eaux,
La fresque du vieux mur qui déteint et s'écaille,
Les longs cyprès aux noirs fuseaux;

Voici les pampres verts suspendant leurs guirlandes
Aux mûriers déjà mûrissants,
La vigne où la Madone accueille les offrandes
Et les oraisons des passants;

Voici l'albergo rose où l'on boit sous la treille
Le vin rouge en fiasque, — et voici
La langue si chantante et si douce à l'oreille
De la terre où sonne le *si*...

* * *

On aspire à la fois les senteurs et la flamme,
La lumière et la volupté,
Et, tandis qu'un ardent soleil vous chauffe l'âme,
L'esprit baigne dans la clarté.

L'intelligence heureuse avec le corps s'allège :
L'être entier revit son matin,
Et les beaux vers de Rome, oubliés au collège,
Renaissent dans l'azur latin.

On voit le vieil Horace abreuver de Massique
La Muse qui lui dicte un chant,
Tant le riant décor se révèle classique
Parmi la pourpre du couchant.

Virgile à son tour passe au fond du soir champêtre,
Doux fantôme à pas lents surgi :
Deux pâtres cisalpins illustrent, sous un hêtre,
L'ombreux *sub tegmine fagi;*

Et pour peu qu'alternant des airs mélancoliques,
Ils soufflent dans leurs chalumeaux,
On croit entendre encor la voix des Bucoliques
Monter vers les calmes rameaux...

POURPRE DU SOIR.

Vierge dont le printemps s'enlace à mon automne
Comme la vigne en fleur à l'ormeau vieillissant,
Toi dont l'allègre amour m'allège et me redonne
La jeunesse du cœur et la chaleur du sang,

Toi mon désir suprême et ma dernière aimée,
Renouveau de mon être, ô ma Primavera !
Laisse-moi te conduire à la terre embaumée
Qui transforme en beauté ce que l'âge altéra.

Au penchant des monts bleus, je sais en Italie
De vieux jardins princiers, paisibles et pensifs,
Où Septembre attiédit de sa flamme pâlie
Les marbres clairs que l'art y mêle aux sombres ifs.

Là, je veux tout ensemble ouvrir ton regard d'ange
Aux purs et lents rayons de la sérénité
Et voir ta chair mûrir pour la chaude vendange
Dont la vapeur nous grise au déclin de l'été.

Là, rongeant par degrés les antiques statues,
On voit un lichen d'or hâler leurs torses blancs,
Et dans leur nudité les Nymphes sont vêtues
Du velours que la mousse a drapé sur leurs flancs.

On voit de verts cheveux croître au front des Naïades
Qui dans l'eau des bassins trempent leurs corps ambrés,
Et les Tritons chenus qu'arrosent les cascades
Sont noyés d'herbe en fleur comme un Terme des prés.

Peuplant la solitude où rêvent les allées,
Des dieux que mille étés chargent d'un lourd fardeau
Réchauffent au soleil leurs formes mutilées
Ou baignent leur fatigue aux fraîcheurs des jets d'eau.

Il en est qui, pétris dans une frêle argile,
Ont l'air d'être au grand Pan retournés tout entiers :
Un Hercule abattu n'est plus, débris fragile,
Qu'un vase où le printemps sème ses églantiers.

Tel Bacchus effondré voit de blondes abeilles
Abriter dans son ventre ouvert leur tendre essaim,
Et mainte Flore en pleurs, veuve de ses corbeilles,
Porte un bouquet sylvestre autour de chaque sein.

Ainsi ces dieux, si beaux aux jours de leur jeunesse,
Tout ravagés qu'ils sont, participent encor
A la vie en travail qui veut que tout renaisse,
Et l'Automne attentif leur tisse un manteau d'or.

Et ce flux éternel de gramens et de plantes
Qui, montant d'âge en âge à l'assaut des gradins,
Fleurit leurs dieux caducs et leurs marches branlantes,
Fait pareils à mon cœur ces merveilleux jardins.

Car il n'est aucun don que l'Amour me refuse :
Je reste ivre déjà des premiers grains cueillis
A ta vigne encor close, et la divine Muse
Te garde, en m'éclairant, de voir que je vieillis.

Aussi, pour fixer mieux la paix que tu m'assures,
Je veux mener tes pas vers ce jardin lombard
Où rit un chœur serein de dieux que leurs blessures
Laissent prendre au bonheur une si large part.

Tu comprendras devant sa noble balustrade,
Marbre usé qui s'empourpre aux adieux du couchant,
Que ce qui tombe et meurt, s'éteint et se dégrade,
Peut avoir la beauté souveraine d'un chant.

Et, vendangeur tardif de tes grappes vermeilles,
En un long soir d'Octobre aux rayons apaisés,
Je t'offrirai, chanteur qu'entoure un vol d'abeilles,
Un miel vierge aussi doux que tes jeunes baisers.

JARDINS SERBELLONI.

A Gabriel Faure.

La presqu'île odorante enfonce au loin sa proue
Dans les flots qu'éblouit ce vaisseau fabuleux,
Et ses degrés de marbre où les paons font la roue
Suspendent leur blancheur entre deux golfes bleus.

Dans les jours des rameaux, le lac uni s'étale,
Fleuri d'esquifs chantants sous leurs mâts pavoisés,
Et sur le sable fin, pétale par pétale,
Les roses, en mourant, posent de lents baisers.

Septembre aux longs soirs d'or fait trembler sa lumière
Sur les bois embaumés, les monts, les calmes eaux,
Et jamais paradis dans sa fraîcheur première
N'offrit plus tiède azur aux jeux de ses oiseaux.

Saturé de parfums, l'air moite nous oppresse,
Et, brisés, nous montons les marches du sentier
D'un pas que ralentit le poids de cette ivresse
Qui nous accable l'être et l'emplit tout entier.

Tels ces rosiers trop lourds qui penchent sur leur tige,
Quelque soif de bonheur que nous portions en nous,
Nous voici tous les deux comblés jusqu'au vertige,
Tant la brise est suave et tant le ciel est doux.

C'est ici que l'Amour accompagné du Rêve,
Reconnaissant ses dieux, sa langue et son climat,
Amarre en souriant sa barque sur la grève
Et noue un myrte en fleur à la pointe du mât.

Et, pleins de lui, ployant sous leur tendre blessure,
Des couples enlacés peuplent ce mol éden,
Lit souple et complaisant que plie à sa mesure
Le plus fauve adultère ou le plus chaste hymen.

Guettant l'heure enchantée où l'horizon se drape
De pourpre et de lilas sous le soleil couchant,
Ceux-ci cueillent la fleur, ceux-là pillent la grappe :
Ici monte un soupir et là s'élève un chant.

Les uns, pensifs et las, vont rôdant par les sentes;
D'autres, la voile au vent, se bercent deux à deux :
L'excès de volupté fait leurs voix languissantes;
Mais tous, telle est la paix qu'on sent émaner d'eux

Que, sur les prés dormants et les eaux reposées,
On croit, dans ce déclin du jour et de l'été,
Voir des Ombres errer par les Champs-Elysées
Ou glisser en silence au fil bleu du Léthé...

* * *

Beau soir ambré, Septembre aux vergers d'Italie,
Vous nous vouez d'avance à d'éternels regrets,
Et vous mêlez la joie à la mélancolie,
Comme un parfum de rose à l'ombre des cyprès.

Rocaille en pleurs, bosquets fleuris, molle pelouse,
Ah ! laissez-nous, avant le départ sans retour,
Vous presser contre nous d'une étreinte jalouse
Pour vous unir plus tard à nos instants d'amour !

Vienne le morne hiver nous refroidir les tempes,
Ce tendre soir vêtu de lumière et de feu
Nous sourira de loin, spectre ailé, sur les rampes
Des jardins suspendus au bord d'un gouffre bleu.

Cette coupe d'azur, cet enivrant calice,
Nos cœurs inassouvis voudraient les épuiser
Et que nul, après nous, n'y trouvât le délice
Qu'apporte à notre soif leur magique baiser.

Hélas ! pour un seul soir, ce privilège est nôtre
D'aspirer à longs traits leur breuvage divin :
La coupe toujours pleine, une autre lèvre, une autre,
Une autre encor, sans trêve, y boira notre vin.

Ce parc où notre amour n'aura fait qu'apparaître
Garde une part de nous qu'il ne nous rendra plus :
Il semble qu'à jamais des lambeaux de notre être
Demeurent accrochés aux ifs de ses talus.

Résignés à vieillir loin des jardins d'Armide,
Un fol désir nous prend d'y laisser tout au moins
Nos pas longtemps marqués parmi la terre humide,
Tels de silencieux et fidèles témoins.

Mais par ces clairs sentiers, ces degrés, ces terrasses
Où l'Automne répand des vapeurs d'encensoir,
D'autres amants viendront qui, recouvrant nos traces,
N'y seront, eux aussi, que les passants d'un soir.

Et puisque la douceur en est inépuisable,
Puisqu'en ce cher éden où nous avons passé,
D'autres vont à leur tour imprimer sur le sable
Un pas lourd de bonheur mais si vite effacé,

Qu'au moins, quand notre tempe en feu sera glacée,
Cherchant dans ces bosquets l'écho de nos frissons,
Un fils de notre chair et de notre pensée
Y retrouve après nous ce que nous y laissons !

AUREA DIES.

Jour cher entre les jours qu'on ne peut oublier !
Comme une poudre d'or coulant au sablier,
Tes heures d'ambre tiède ont poursuivi leur chute,
Poussière de bonheur, minute par minute,
Sans que nous en puissions retenir un seul grain.
A présent le soir tombe, aussi chaste et serein
Que la journée en feu fut lascive et vermeille :
Moite encor de langueur, le jardin las sommeille,
Et la grotte amoureuse endort son jeune écho.
Cadenabbia se tait comme Rezzonico :
Sur leur grève où la vague enroule ses volutes,
On n'entend plus chanter ni guitares ni flûtes;
Dans les villas fermant leurs regards épuisés,
L'Amour éteint sa lampe et suspend ses baisers...
Hélas ! et du beau jour qui meurt, plus rien n'existe
Qu'un souvenir en nous qui déjà se fait triste :
Car de ses courts instants pour jamais révolus
Nous ne savons plus rien, sinon qu'ils ne sont plus.
Un froid fait de silence et de nuit nous pénètre :
La salle de la fête est vide, et sa fenêtre
Laisse entrer le vent noir qui souffle les flambeaux.

O jour évanoui, cher entre les plus beaux !
Toi qui nous découvris en des clartés trop brèves
Un éden qu'ignoraient jusqu'à nos plus doux rêves,
Toi qui nous as conduits, par un fil enchanté,
Au sommet de l'extase et de la volupté,
Inoubliable jour, cher entre les plus tendres !
Si ton or, à nos doigts, n'est plus qu'un peu de cendres,
Qu'importe? Ce léger matin, si radieux
Qu'il semblait un retour à l'enfance des dieux,
Et ce soir embaumé dont la mollesse enivre,
Nous aurons eu du moins le bonheur de les vivre.

Au son des cloches toscanes

AUX JARDINS BOBOLI.

I.

J'ai retrouvé, sur la terrasse
Des jardins Boboli, ce coin
D'où l'œil, d'un seul regard, embrasse
Florence et Fiésole au loin.

Cependant que la ville gronde,
Palpite et bout comme un volcan,
Des enfants dansent une ronde
Au rythme d'un refrain toscan.

Leurs voix vont se mêler ensemble
Et se prolonger dans l'écho,
Et l'herbe, sous leurs pas, ressemble
Aux prés fleuris d'Angélico.

Mais l'antique parler de Dante,
Sonore et fier comme jadis,
S'accorde à la rumeur grondante
De la rouge Cité des Lys.

II.

Debout près de la pièce d'eau
Où les oiseaux lissent leur plume,
L'Amour soulève un lourd marteau
Prêt à s'abattre sur l'enclume.

Mais, tant que le ciel reste bleu,
Jamais le marteau ne retombe,
Et le bras nu du petit dieu
Sert de perchoir à la colombe.

C'est quand le jardin s'assoupit
Dans la paix des heures obscures
Qu'Eros martèle sans répit
Ses traits aux cruelles piqûres.

Alors, dès qu'il entend marcher
Dans les bosquets, l'enfant perfide
De forgeron se fait archer,
Et son carquois rempli se vide...

III.

Parfois, les jeunes Florentines
Qu'on rencontre au jardin joyeux
Lèvent vers moi leurs larges yeux
Pleins de caresses enfantines.

Leur regard, encore embelli
Par les longs cils dont il se frange,
Ressuscite la grâce étrange
Des Vierges de Botticelli.

Le charme que l'on trouve en elles
N'a pourtant nul pouvoir sur moi :
Fils du Nord, je vois sans émoi
Cheveux noirs et brunes prunelles.

Elles ont en vain le même air
Que la Madone et la Joconde :
J'aime mieux une tresse blonde
Et de grands yeux couleur de mer.

IV.

Sur les parterres dont le soir
Referme les fleurs en silence,
Un jardinier courbé balance
La pomme de son arrosoir.

Je marche seul par les allées,
Où les nymphes et les bergers
Se souviennent des pas légers
De celles qui s'en sont allées.

Tiède, et fade un peu par instants,
L'air est doux jusqu'à la souffrance,
De cette douceur qu'à Florence
Il a par les soirs de printemps.

Un parfum d'oranger circule,
Tendre à défaillir de langueur...
Hélas! et pour troubler mon cœur,
C'est déjà trop du crépuscule!

V.

Le son des cloches florentines
S'éparpille au souffle léger
Qui fait autour de moi neiger
Les pétales des églantines.

Loin de tes bras, loin de tes yeux,
Seul et triste, ô ma bien-aimée!
J'aspire la pluie embaumée
Qui parle de mort et d'adieux.

Bientôt, couples heureux que berce
Le vague enchantement du soir,
Les amants s'en viendront s'asseoir
Pour boire l'odorante averse.

Et moi, tant que les fleurs pleuvront,
Je resterai là, sous la lune,
A rêver que, l'une après l'une,
Mon baiser les cueille à ton front...

VI.

Six heures sonnent à l'église
De la *Madonna del Fiore;*
Le jardin bleu s'idéalise :
On dirait qu'un ange a pleuré...

Un chariot grince, et sa toile
Claque au vent tout à coup plus frais...
Voici que la première étoile
Tremble à la pointe d'un cyprès.

Le nuit descend, paisible et douce,
Et déjà son ombre confond
Le mur jaune et la tuile rousse...
On entend des pas qui s'en vont...

Le silence endort la terrasse;
Et j'écoute, seul sur mon banc,
Le bruit mat, dans la terre grasse,
Que fait une orange en tombant...

VII.

Retournons encore, ô mon âme,
Vivre un soir là-haut, le dernier!...
Florence, ivre d'amour, se pâme
Aux langueurs du vent printanier.

Au sommet d'un clair campanile,
Une cloche tinte en mineur...
Qu'il est donc simple, en cette ville,
De connaître le pur bonheur!

Et qu'en partant je vous jalouse,
Beaux enfants du sol florentin,
Vous qui dansez sur la pelouse
De ce noble et charmant jardin,

Vous dont le cœur léger s'éveille
Au chant de l'Arno, vous pour qui
S'épanouit la fleur vermeille
Du dôme de Brunelleschi!

ORTO TOSCANO.

Ce vieux jardin qu'emplit un bruit de source en pleurs
Et de cloches d'argent tintant sur les collines,
Mêle une odeur de myrte et d'orangers en fleurs
A ses musiques cristallines.

Le même souffle emporte, ainsi qu'un frêle essaim,
Les sons clairs d'angélus qui pleuvent dans la brise,
Et le frais gazouillis de l'eau dans son bassin,
Et ce parfum qui trouble et grise.

Et selon que le vent, brusque et lent tout à tour,
Fait la voix des clochers plus proche ou plus lointaine,
On sent croître ou mourir cet effluve d'amour
Et ce murmure de fontaine.

On aspire à plein cœur l'âme des orangers;
Et, les yeux clos, l'oreille attentive, on écoute
Glisser dans l'air du soir les carillons légers
Et l'eau s'éperler goutte à goutte.

Alors tout se confond en vous : l'on ne sait plus
Si cette odeur n'est pas une voix qui soupire,
Et si ce vague appel de source et d'angélus
N'est pas un parfum qu'on respire...

SOIR DE FIESOLE.

C'était en Toscane, un soir de dimanche :
L'adieu du soleil empourprait l'Arno...
Mais je ne voyais que votre main blanche,
Où luisait l'éclair d'un étrange anneau.

L'air de Fiésole embaumait, la brise
Apportait un mol parfum d'oranger...
Mais je n'aspirais que l'odeur exquise
De vos cheveux blonds dans le vent léger.

Les cloches du soir sonnaient sur Florence,
Parlant à mon cœur des jours d'autrefois...
Mais je n'écoutais — ô joie! ô souffrance! —
Que le son troublant qu'avait votre voix.

Car, lumière d'or, ivresse éternelle
Du jeune printemps, concert argentin,
Votre grâce en fleur résumait en elle
Tout le charme épars du soir florentin.

***

Tandis qu'à mes pieds vous étiez assise,
Profilée en bleu sur le ciel ardent,
Un vague rappel, une ombre indécise
Montait dans mon âme en vous regardant.

Quel rêve oublié de fleurs et d'étoiles,
Quel divin reflet d'un bonheur perdu,
Me rapportiez-vous aux plis de vos voiles?
Quel cher paradis m'avez-vous rendu?

Hélas! je ne sais. Mais ce pas, ce geste,
Ce port plein de grâce et de majesté,
Je les ai connus dans quelque air céleste,
Et leur souvenir au cœur m'est resté.

O sourire ailé d'ange du Corrège!
O regard d'azur, si noble et si doux!
Sous quels cieux lointains vous retrouverai-je,
Et dans quel éden refleurirez-vous?

LA MAISON DE MON REVE.

La maison de mon rêve est là-bas, au penchant
D'un paisible coteau voisin de Fiésole :
Loin des chemins poudreux, mi-close, elle s'isole
Dans un étroit jardin que suit un humble champ.

Sur sa muraille rose où pâlit une fresque
Et qui regarde au loin le vieux San Miniato,
Une glycine en fleur étend son bleu manteau
Jusqu'aux tuiles du toit qu'elle recouvre presque.

Gardien du seuil désert où rampe un liseron,
Sur un socle moussu danse d'un pied agile,
En soufflant dans sa flûte, un vieux Faune d'argile
Qui vit les jours de Dante et le Décaméron.

Plus loin, chante une source en son nid de rocaille :
Un masque de Satyre hilare, dégorgeant
Dans un bassin de marbre un clair filet d'argent,
Rit aux Amours du mur dont le corps blond s'écaille.

Et sous la pergola que rafraîchit son eau,
On voit, entre les monts nouant leurs nobles lignes,
Parmi les oliviers, les cyprès et les vignes,
Serpenter vers la mer le limoneux Arno.

L'air baigne de sa pure et molle transparence
Les collines, les tours, les feuillages légers,
Et la brise marie un parfum d'orangers
Au tintement lointain des cloches de Florence.

Ah! pour savoir combien la voix du rossignol
Peut enivrer dans l'ombre un cœur pensif et tendre,
C'est là-bas, par les nuits d'avril, qu'il faut entendre
L'oiseau plaintif chanter sur le pin parasol!

Pourquoi tarder encore, âme lasse et meurtrie,
Toi dont les jours obscurs semblent couler en vain,
A chercher ton refuge en ce pays divin
Où tu reconnaissais ton ciel et ta patrie?

Songe à l'humble maison qui t'appelle là-bas,
Au penchant d'un coteau voisin de Fiésole,
Et qui, par les beaux soirs de printemps, se désole
D'attendre dans les fleurs quelqu'un qui ne vient pas!

REVERIE AUX OFFICES.

Voluptueux Titien, céleste Raphaël,
Vous qui peignez, mêlant l'idéal au réel,
Ces doux corps féminins dont la splendeur physique
Exhale une pensive et suave musique,
Vous qui, sortant du lit de vos Vénus, cambrez
L'arc de leurs torses blancs par la lumière ambrés
Et faites de leurs bras les anses d'un long vase
Où la soif du désir boit le vin de l'extase,
Soyez bénis sans fin pour ces dons radieux!
Votre sérénité magnifique de dieux
Fend la pudeur du voile et transperce la nue
Pour montrer au soleil votre maîtresse nue,
Et sa chair que, la nuit, vous fatiguiez d'amour,
Renaît sous vos pinceaux à la lueur du jour,
Chaude encor des baisers dont la caresse glisse
Sur les veines d'azur de son beau marbre lisse.

Ainsi, dans l'air de Rome et sous le ciel lombard,
En vos festins de rois vous faites notre part :
Car, par le tendre éclat qu'allume sur la toile
Son regard qui nous suit comme un rayon d'étoile,
Votre amante est la nôtre et nous la possédons.
Soyez sans fin bénis pour ces merveilleux dons!
La vierge ouvrant sa bouche à l'enfantine plainte
Qu'arrache à son doux mal la déchirante étreinte,
La femme au sein gonflé de soupirs, dilatant
Son œil déjà noyé par l'émoi qu'elle attend
Et qui lui marquera la peau de sa brûlure,
La Nymphe dont l'Amour défait la chevelure

Ou dévoile en riant les charmes ignorés,
Danaé qu'éblouit la pluie aux grains dorés,
Léda courbant son col vers le baiser du cygne,
Psyché qu'à ses trois Sœurs le doigt d'Eros désigne,
Ariane dansante auprès des léopards,
Antiope endormie en ses cheveux épars, —
Tous ces êtres pétris de roses et de neige
Font, sortis de l'Olympe, un lumineux cortège
Qui prête, en renouant sa guirlande sans fin,
A notre ivresse humaine un prestige divin :
Car, jusque dans les bras dont la douceur nous lie,
Nous restons embaumés par ces fleurs d'Italie.

O vous en qui l'amant suscite un magicien,
Céleste Raphaël, voluptueux Titien,
Soyez tous deux bénis pour ces dons ineffables
Qui nous portent vivants au royaume des Fables!
Chaste en sa nudité, votre Art peuple nos nuits
De femmes dont la chair a la fraîcheur des fruits;
Dans l'air bleu des jardins ou dans l'ombre des chambres,
Vous nous livrez, trésors vermeils, leurs souples membres
Qui, vêtus seulement de nacre et de clarté,
Semblent rouvrir pour nous la conque d'Astarté,
Leurs larges yeux mi-clos dont l'eau glauque prolonge
Le trouble du plaisir dans le reflet du songe,
Et toute la langueur lasse de leurs chers corps
Dont l'instrument docile a traduit vos accords,
O musiciens ardents qui promenez sans trêve
L'archet d'or du bonheur sur les cordes du rêve!

L'HEURE VERMEILLE.

Nous nous ressouviendrons jusqu'en notre vieil âge
De cet après-midi doré
Que berçait pour nous seuls le bruissant feuillage
D'un albergo presque ignoré.

De la terrasse en fleur qui planait suspendue
Au bord du ciel fiésolan,
Nos rêves s'envolaient par l'immense étendue
En un libre et joyeux élan.

On voyait, dans le cadre aérien des arcades,
Pareils aux décors enchantés,
Les monts bleus, les villas, les riantes bourgades
Ceintes d'oliviers argentés.

Le soleil jaune et doux des beaux soirs de Septembre
Semblait, en cet instant choisi,
Vernir le paysage et le patiner d'ambre
Comme un tableau des Uffizi.

Tout n'était que clarté, lumière et transparence :
L'air dormait, limpide et vermeil,
Et la faible rumeur qui montait de Florence
N'en troublait pas l'heureux sommeil.

Le calme était si pur, en ce nid qui surplombe
Un gouffre semblable à la mer,
Qu'on entendait parfois l'aile d'une colombe
Battre au plus profond de l'éther.

Un souffle intermittent balançait sur la nappe,
Ainsi que d'obscurs papillons,
Les ombres de la treille où luisait une grappe
Que traversaient de lents rayons.

La brise des jardins et des vignes, mêlée
D'un goût de fleur et de raisin,
Nous apportait les sons de la cloche fêlée
Qui tintait au couvent voisin.

Et tandis qu'à nos pieds de vieilles paysannes
S'arrêtaient, pour dire un Avé,
Dans la venelle abrupte où le sabot des ânes
Martelait l'inégal pavé,

Nous sentions, prolongeant notre halte azurée,
Que ce soir plein d'échos du ciel
Emergerait pour nous des flots de la durée
Comme une île d'ambre et de miel...

Nous ne reverrons plus l'albergo qui s'incline
Vers les pampres resplendissants,
Et le grêle angélus tinte sur la colline
Pour le bonheur d'autres passants.

Mais cette heure éphémère avait tissé sa trame
D'un si beau fil de pourpre et d'or
Que sa cloche, enfermée à jamais dans notre âme,
Nous appelle et nous hante encor.

Miraculeuse Ombrie

A LOUIS LE CARDONNEL

SOIR D'OMBRIE.

Il a plu tout le jour sur Assise : j'écoute
Les ruisseaux du printemps se gonfler à mes pieds
Et le vent frais du soir secouer goutte à goutte
L'eau qui perle aux rameaux frêles des oliviers.

L'Ombrie est là, qui dort dans le bleu crépuscule :
Je sens entrer en moi son silence rêveur,
Et l'angélus qui tinte à la Portioncule,
Faible et lointain, m'emplit de trouble et de ferveur.

Il se prolonge encor que, de la Basilique,
Un angélus plus clair s'élève et lui répond;
Et leur double appel tend, pour un chœur angélique,
D'un campanile à l'autre un invisible pont.

La brume, au flanc des monts, flotte en molles écharpes :
Il semble par instants qu'on entrevoie un vol
De séraphins pensifs, et qu'un accord de harpes
S'unisse dans la brise au chant du rossignol.

Un char qu'on ne voit pas, sur la route assombrie,
Monte, et de loin s'annonce au bruit de ses grelots...
Je regarde à mes pieds songer la pâle Ombrie,
Et mon cœur éperdu se gonfle de sanglots.

Les mensonges du siècle et la fièvre charnelle
Se détachent de moi comme un manteau d'erreur :
Un Ange qui passait m'a frôlé de son aile,
Et me voici glacé d'une étrange terreur.

Au creux de la vallée obscure, je devine
Le chemin blanc qui va d'Assise à Foligno...
O mon Dieu! que ne puis-je, en cette paix divine,
Suivre le bon Pasteur comme un docile agneau!

Mais vous savez, Seigneur, que je n'en suis pas digne :
Hélas! déjà je tremble aux dons que je reçois!
Le pain de Votre blé, le vin de Votre vigne,
Comment les mériter après le doux François?

Prenez pitié, mon Dieu, de cette âme indécise
Et de ce faible cœur aux vœux irrésolus!
Vous savez que demain, loin des côteaux d'Assise,
Je pleurerai l'appel que je n'entendrai plus...

O sainte Ombrie! heureux l'enfant à l'âme pure
Que ton esprit n'a pas vainement visité,
Et qui, semblable au Pauvre en sa robe de bure,
Marche dans la candeur et la simplicité!

TABLETTES FRANCISCAINES.

I.

Cependant qu'il suivait la route en fleur qui mène
Vers la grève où le bleu miroir du Trasimène
Unissait le Soleil son frère et l'Eau sa sœur,
Tout son être exhalait une telle douceur
Que les petits oiseaux, quittant l'abri des saules,
Se posaient en essaims pressés sur ses épaules
Et jusqu'au tiède nid que leur ouvraient ses mains;
Et ces champs où sombra l'orgueil des durs Romains
Voyaient, sous les pieds nus du rêveur solitaire,
La concorde et la paix refleurir sur la terre.

II.

Si léger, si frivole et si vain que je sois,
Ce vieux sol qu'ont foulé les pieds nus de François
Exalte ces élans vers la vie éternelle,
Qu'ailleurs mon âme étouffe ou tient captifs en elle.
Comme une eau qui, soudain, sort du roc desséché,
Mon cœur, tari longtemps par l'aride péché,
Sent en lui sourdre un flot de mystique délice :
Buvons l'extase ensemble à ce divin calice,
Et laisse-les couler sur le sable ombrien,
Ces premiers pleurs d'amour où tu ne sois pour rien!

III.

Ombrie aux saints parfums, nouvelle Galilée,
Seul pays sur la terre où notre âme exilée
Reconnaisse à demi le Ciel et ses clartés!
Combien les vains plaisirs que l'on a désertés
Semblent de peu de prix auprès de ce dimanche
Où, par la sente grise et par la route blanche,
De pauvres gens s'en vont prier San Francesco!
Tout concert séraphique, en toi, trouve un écho,
Et, jusqu'aux chants du soir qui montent de l'auberge,
Tout parle à tes passants du Christ et de la Vierge.

IV.

Rome t'a fait rêver à la gloire des camps,
Florence, au beau renom que les maîtres toscans
Devaient à leur pinceau de lumière, et Venise,
Aux illustres amours que le marbre éternise...
Aujourd'hui, dans Assise où, triste et las, tu vins
Dormir au bercement des angélus divins
Et du cantique ailé que sonne la cigale,
Tu sais que nul destin, si haut qu'il soit, n'égale
Celui du petit Pauvre, humble, seul et proscrit,
Qui voit sourdre à ses mains le sang de Jésus-Christ.

L'ADIEU DES FRERES D'ASSISE.

Voyageur tourmenté, toi dont l'angoisse hésite
Entre l'appel du rêve et la voix de l'orgueil,
Puisse le souvenir de ta courte visite
Te révéler du moins le prix de notre accueil!

Du haut de notre antique et sainte forteresse
Où tu vins pour un jour t'accouder et t'asseoir,
Nous attendons, pensifs, que fonde et disparaisse
Ta forme encor mêlée aux vapeurs d'un beau soir.

Sous tes pas inquiets, l'ombre est pleine d'embûches,
Mais nos toits aériens restent baignés de ciel...
Abeille impatiente et prompte à fuir nos ruches,
Que tu vas regretter la douceur de leur miel!

Toi, l'hôte bienvenu de la colline claire,
Pourquoi t'éloignes-tu dans cette obscurité?
Pareil au grain de blé qu'on bat sans fin sur l'aire,
Pourquoi retournes-tu vers ce siècle agité?

Ne t'ouvrait-elle pas la solitude élue,
Cette porte claustrale où, hier soir, tu frappais?
N'étais-tu pas alors l'égaré qui salue,
Après de longs détours, la maison de la paix?

Le pain frugal rompu sur une informe planche
Ne nourrit-il pas l'âme aussi bien que le corps,
Lorsqu'on voit, dans la chaux de la muraille blanche,
Un Ciel plus beau qu'Assise avec ses bleus décors?

Mais à peine as-tu bu l'eau vive à nos fontaines
Que déjà, fatigué d'être heureux, tu repars,
Et que, poussant ailleurs tes courses incertaines,
Tu rassembles sur toi tes vains fardeaux épars.

Dis-nous si le vin trouble enfermé dans ta gourde
A jamais étanché la soif dont tu souffrais,
Si ton pesant bâton fit ta marche moins lourde...
Ici, l'âme est légère et le vin toujours frais.

Tant d'autres, fourvoyés aux noirs chemins du doute
Où leur aveugle erreur n'avançait qu'à tâtons,
Secouant sur nos seuils la poudre de la route,
N'ont plus jamais repris ni gourdes ni bâtons!

Tant d'autres, qu'enivrait une aride sagesse,
Ont connu son néant dans notre humble cité
Et qu'il n'est or plus pur ni plus riche largesse
Qu'un fraternel amour fait de simplicité!

Tant d'autres, plus souillés peut-être que toi-même,
Mais plus justement fiers des travaux accomplis,
Prenant la croix pour ancre et le lis pour emblême,
Ont étouffé leur chair sous la bure aux longs plis!

Ceux-là, dans l'innocence et la clarté du cloître,
Sans désirs ni regrets peuvent voir tour à tour
L'ombre des vieux arceaux s'allonger ou décroître
Au son des angélus qui mesurent le jour.

Car le soleil qui luit sur leurs blés et leur vigne,
Et dont la gloire empourpre au couchant les sommets,
N'est que le reflet pâle et que le faible signe
De leur Astre divin qui ne descend jamais.

Ceux-là, leur esprit seul demeure en vigilance,
Et, connaissant la Mort, ils ne redoutent point
Ce grave Ange voilé qui les mène en silence
Jusqu'au seuil de lumière où Jésus les rejoint...

Un tel lot n'est-il pas de ceux qu'une âme envie,
Pour peu qu'elle ait souffert de vœux inassouvis?
Toi qui prétends, hélas! retourner vers la vie,
Sonde ton cœur, pauvre homme, et dis-nous si tu vis!

TABLETTES PERUGINES.

I.

Entre toutes tes sœurs mon amour t'a choisie,
Terre voluptueuse où l'âcre hypocrisie
Quitte son masque blême et se garde d'oser
Le mépris de l'étreinte et l'horreur du baiser, —
Patrie où tout hymen se commence et s'achève
En des réalités plus douces que son rêve, —
Bonne auberge accueillante où les nouveaux époux
Peuvent voir, au moment de tirer leurs verrous,
La servante aux beaux yeux éveillés qui leur glisse,
Par la porte mi-close, un sourire complice...

II.

Douceur de ne toucher qu'à la nuit le pavé
De la ville au beau nom dont on a tant rêvé,
D'entendre sans les voir ses vieilles tours célèbres
Sonner minuit dans le silence et les ténèbres,
De pressentir déjà mais d'ignorer encor
La ligne et les couleurs magiques du décor,
Et de songer qu'au jour, par la fenêtre ouverte,
Entre ses monts d'azur et sa campagne verte,
On verra, rose et fraîche au sortir du sommeil,
Pérouse, dévoilée enfin, rire au soleil!

III.

Dans cette chambre immense, orgueil de l'albergo,
Nos voix et nos baisers propagent un écho
Sonore et prolongé comme au fond d'une église :
N'éveillons point ceux-là qui dorment seuls! La brise
Nous appelle au balcon suspendu sur le noir;
Tout un pays sans borne est là, qu'on ne peut voir,
Mais dont l'obscure haleine exhale dans la chambre
Ce doux parfum mouillé qu'ont les nuits de Septembre :
Que sa chaste fraîcheur nous berce à notre tour,
Et laissons le sommeil à qui n'a pas l'amour!

IV.

Ce pays qui s'éclaire à nos pieds, c'est l'Ombrie...
A peine réveillé, vois de quelle âme il prie!
Ecoute quel concert chastement argentin
Ses cloches font tinter dans l'air pur du matin!
Chaque cité, sur sa montagne, s'agenouille,
Et, semé de cyprès dont la noire quenouille
Tend vers l'azur sa pointe immobile, émergeant
De l'ondoyante mer des oliviers d'argent,
Ce pays qui s'étend de Pérouse à Spolète
Est si bleu qu'on dirait que le ciel s'y reflète!

Par la Ville éternelle

LAUS URBIS ROMAE.

Puisque la Muse est là, ce soir, et que je sens
Grandir autour de moi le frisson de son aile,
Je veux vous célébrer en de graves accents,
Splendeurs de la Ville éternelle!

Souffles, parfums, clartés, beaux arbres toujours verts,
Chant des fontaines, voix des cloches sur le Tibre,
Peuplez ma solitude, et qu'avec vous mon vers
Flotte, embaume, étincelle et vibre !

Souffle aux ailes de feu, vent des midis brûlants,
Toi qui, par les chemins, soulèves et promènes
Tout ce qu'ont amassé de poudre en deux mille ans
Les débris des grandeurs romaines;

Voie antique où passait la pompe des Césars,
Où les pâtres songeurs voyaient errer Virgile,
Où la cendre des morts, au dur fracas des chars,
Tremblait dans les urnes d'argile;

Monts sauvages et bleus qui, riant au ciel pur,
Tour à tour dénouez et renouez vos lignes,
Vous qui montrez de loin la blancheur de Tibur
Dans les oliviers et les vignes;

Dôme auguste où longtemps s'attarde un rayon d'or
Dans le ciel teint de nacre et nuancé de perle,
Quand déjà, sur les murs du Borgo qui s'endort,
L'océan de la nuit déferle ;

Fontaines dont le chant, de l'aube au soir vermeil,
Et du couchant tardif à la hâtive aurore,
Anime en son labeur ou berce en son sommeil
Rome où naît un Empire encore;

Ponts croulant pierre à pierre au flot jaune et bourbeux
Que va roulant le Tibre aux illustres méandres;
Dalles qui résonnez sous le sabot des bœufs;
Décombres fleuris d'oléandres;

Bosquets du Palatin, parcs déserts où le vent,
Sur le geste immobile et la pâleur des marbres,
Fait palpiter sans fin le murmure vivant
Et l'ombre mouvante des arbres;

Orangers qui mêlez jusque sur les tombeaux
Votre parfum d'amour, suave épithalame,
A cette odeur de cendre et de pourpre en lambeaux
Dont Rome nous enivre l'âme ;

Trait d'or que le couchant lance de tour en tour
Et qui glisses du dôme au svelte campanile,
Comme un oiseau de feu dont le vol, tour à tour,
Irait se poser d'île en île;

Angélus qui pleurez la mort des soirs pensifs
Et qu'on entend monter en chœur, lointains ou proches,
Vers le riant Pincio qui prête ses massifs
Aux amants de l'ombre et des cloches;

Vieux jardins embaumés de vos jeunes lilas;
Murs où coule au printemps le flot bleu des glycines;
Lauriers, cyprès fameux dont les roses villas
Regardent s'unir les racines;

Et vous, et vous aussi, pins dont les parasols,
Plus noirs parmi la pourpre et l'or du crépuscule,
Abritent les sanglots des poignants rossignols
Qui chantent sur le Janicule;

Souffles, parfums, clartés, beaux arbres toujours verts,
Chant des fontaines, voix des cloches sur le Tibre,
Peuplez ma solitude, et qu'avec vous mon vers
Flotte, embaume, étincelle et vibre !

Puisque la Muse est là, ce soir, et que je sens
Grandir autour de moi le frisson de son aile,
Je veux vous célébrer en de graves accents,
Splendeurs de la Ville éternelle !

DANS LE JARDIN DU PRIEURE.

Souviens-toi, mon amour ! de notre heureuse halte
En ce jardin secret des Chevaliers de Malte,
Dont la fraîcheur candide et le charme enfantin
Attendrissent l'antique et sévère Aventin.
Rappelle-toi : ce fut d'abord l'allée ombreuse,
Nef dont le souple arceau s'infléchit et se creuse
Selon la courbe grave et large des grands vers,
Puis, par delà ses ifs ténébreusement verts,
Au bord du ciel latin, l'incomparable Dôme,
Si vague et si léger qu'on eût dit un fantôme
Fondu dans les vapeurs lumineuses de l'air,
Mais, dans ce cadre obscur, si splendide et si clair
Qu'un instant aveuglés, nous fermions la paupière
Devant l'éblouissant mirage de Saint-Pierre...
Et soudain, suspendue au flanc du mont sacré
Où serpente et s'enfonce un inégal degré,
Ce fut la solitaire et paisible terrasse,
Le vieux Tibre, à nos pieds, qui roulait son eau grasse
Entre des murs lépreux suintant d'anciens secrets,
Et, ceinte de lauriers, de pins et de cyprès,
Avec ses ponts fameux et ses villas célèbres,
Plus belle d'apparaître au sortir des ténèbres,
Rome entière endormie en un songe profond
Dans le grand lit poudreux que vingt siècles lui font.

Puis — souviens-toi ! — ce fut, si pensifs et si calmes
Sous le balancement cadencé de leurs palmes,
La pelouse, le banc, le marbre usé du puits,
L'étroit chemin qui tourne entre ses bords de buis,

Les fleurs aux mols parfums, les fruits mûrs dont l'arome
Aggrave cette odeur de mort qu'exhale Rome;
Et, dressé d'un élan, semblable à quelque fût
Survivant seul d'un temple évanoui, ce fut
Un antique palmier dont le tronc svelte et lisse,
Rien qu'à le contempler, nous était un délice.

Une orange, parfois, croulait sur le gazon ;
Et déjà la langueur de l'arrière-saison,
Sous la lumière lente et finement pâlie,
Inclinait notre rêve à la mélancolie :
Alors, dans le jardin désert du prieuré,
Souviens-toi ! nous avons longuement respiré,
De la pelouse claire à la charmille noire,
Un air chargé d'amour, de tristesse et de gloire,
Venu du fond d'un temps monacal et guerrier,
Et qui sentait le lis, la cendre et le laurier.

LE VIEUX CORDIER DE L'AVENTIN.

A Jules Destrée.

Regarde : entre deux murs dont le crépi de chaux
Réverbère un ardent soleil, les pieds déchaux,
Courbé, tournant le dos à la Ville éternelle,
Un vieux cordier, tout seul dans la triste venelle,
En dévidant son chanvre avance à reculons.
Les pointes des cailloux écorchent ses talons;
Mais ses pauvres pieds nus, dont l'empreinte ensanglante
La poudre épaisse et grise où s'enfonce leur plante,
Infatigablement reviennent sur leurs pas.
Les hauts murs des jardins ombreux qu'il ne voit pas
Lui cachent à la fois la ville et la campagne;
Sa roue à l'aigre plainte est sa seule compagne,
Et, comme lui, branlante et brisée à demi,
Chaque jour, depuis près d'un siècle, elle a gémi.
Tant qu'il aspire à vivre encore, il faut qu'il torde
Le chanvre opiniâtre et qu'il tresse la corde,
Car il file avec eux son pâle et froid destin.
Dès que l'aube frileuse a blanchi l'Aventin,
Repris au joug fatal que nul jour ne relâche,
Il recommence en plein sommeil sa morne tâche;
Et, le jour où la mort finira ses travaux,
Ses doigts glacés, brouillant les derniers écheveaux,
Feront le geste encor de la corde qu'on tresse....

O misère implacable, outrageuse détresse,
Sordide pauvreté, morsures de la faim,
Tissu d'injustes maux dont la trame sans fin
Renaît plus forte encor chaque fois qu'on la brise,
Ce vieillard vous atteste en cette poudre grise !
Et cependant c'est là que, voici deux mille ans,
Confondant leurs fureurs aux aveugles élans,
Les foules de la ville et celles de la glèbe,
Lasses de trop souffrir, venaient grossir la plèbe,
Et, montrant leurs poings noirs aux palais radieux,
Criaient vengeance au ciel ou blasphémaient les dieux ;
Puis, sur l'âpre douleur brusquement consolée,
Un souffle pur passa, venu de Galilée,
Qui répandit enfin par la rude cité
Un parfum de tendresse et de fraternité
Et, comme une onde tiède aux branches des vieux arbres,
Fit sourdre un flot d'amour jusqu'aux veines des marbres;
Et le peuple meurtri, soudain régénéré,
Ne se souvenait plus d'avoir jamais pleuré,
Tant semblait belle au loin sa part de la récolte!
Mais la sainte promesse et les cris de révolte,
La longue plainte humaine et le verbe divin,
Les larmes, la sueur, le sang, — tout reste vain :
Le temps trompe les vœux et dément les présages,
Et l'éternel reflux de l'océan des âges
A laissé faible et seul sur le sable brûlant
Ce vieillard dont la faim ronge le maigre flanc
Et qui, tremblant de fièvre en sa bure grossière,
Marque ses pieds saignants dans l'aride poussière....

LACRYMAE RERUM.

Le soir romain tombait, lourd de mélancolie,
Tandis que nous suivions la pente qui relie,
Tels que deux grands témoins se faisant signe entre eux,
Le Forum solitaire au Palatin poudreux.

O confidences du granit ! larmes des choses !
Sur les marbres blessés saignaient de frêles roses;
Les feuillages berçaient, pleins d'un murmure ailé,
Le sommeil des dieux morts sous leur temple écroulé;
De beaux arbres, sortis de la pierre brisée,
Gonflaient leur chevelure au front du Colisée;
Le lierre, ami fidèle, éployait son manteau
Autour des fûts tronqués, veufs de leur chapiteau;
L'œil errait, sous un bleu rideau de clématite,
De l'arc de Constantin jusqu'à celui de Tite,
Et vers ces monuments des rois de l'univers
Le jardin des Césars tendait ses lauriers verts...

O soupirs de Titus ! ô pleurs de Bérénice !
Il n'est donc rien qu'un jour l'été ne rajeunisse,
Puisqu'en ce taciturne et funèbre décor,
Pour les Ombres en deuil le myrte embaume encor ?
Il n'est donc si fragile espoir qui ne renaisse,
Puisque les débris même ont encor leur jeunesse ?
Et le Ciel aux vieux cœurs permet des vœux tardifs,
Puisque la rose éclôt jusque sur les murs d'ifs,
Puisqu'un souffle de vie et de bonheur circule
Jusqu'en ce champ de mort qu'endort le crépuscule ?

Ainsi, j'interrogeais la Nature et les dieux;
Et, tout en contemplant ton printemps radieux
Dont l'élan m'entraînait vers le Cirque et vers l'Arche,
J'accordais mon pas grave à ta souple démarche.
Le couchant de Septembre, épandu sur tes flancs,
Dorait ta gorge en fleur, ta nuque et tes bras blancs,
Et leurs lignes, par lui, chastement dévêtues,
Empruntaient la beauté sereine des statues.
De la rose de chair qu'en riant tu m'offrais
Emanait un parfum si suave et si frais
Que mon être enivré se prenait devant elle,
Malgré l'ordre immuable, à la croire immortelle...
Mais le déclin du jour, les ruines, les tombeaux,
Les rouges fleurs perdant leur pourpre par lambeaux,
Les fruits qui finissaient de pourrir sur le sable,
Tout criait qu'il n'est rien qui ne soit périssable;
Et, pris soudain d'un trouble amer, nous regardions,
Dans le soir traversé par de mourants rayons,
Tomber comme des pleurs sur les tronçons de marbre
Des pétales de rose avec des feuilles d'arbre.

VIVA ROMA.

Effueillons Rome en fleur, pétale par pétale :
Aimons tout d'elle! Aimons
Les clairs bouquets mouillés que sur sa rampe étale
La Trinité des Monts ;

La fièvre et la douceur de la place d'Espagne,
Les grâces du Bernin,
Le voile vaporeux que tend sur la Campagne
Le bleuâtre Apennin;

Les palais écrasant du fardeau de leur porte
Deux Atlantes musclés;
La fontaine moussue et dont l'écusson porte
La tiare et les clés;

Les vieux murs écaillés du lépreux Transtévère
Plein de haillons flottants;
L'églantier qui fleurit sur Septime-Sévère
Au retour du printemps;

Le portique du Cirque abritant une échoppe
Que baigne un jour confus;
Les cyprès du Pincio dont la rose enveloppe
Les droits et sombres fûts;

L'éclat qu'allume aux yeux de la moindre passante
La Via Condotti,
Et cette griserie allègre et bondissante
Qui sort du Chianti...

* * *

Dénombrons les beautés de Rome une par une :
Aimons tout d'elle ! Aimons
Le flot jaune que roule au pied de l'arche brune
Le Tibre aux lourds limons;

Les potagers pendus à la roche déclive
Du poudreux Aventin;
Le pensif écolier qui lit son Tite-Live
Sous l'Arc de Constantin;

Le chevrier charmant de ses pipeaux agrestes
Un peuple de lézards;
Les courges que l'été mûrit parmi les restes
Du palais des Césars;

La conque où le Triton crache son jet d'écumes
Sur un monstre marin,
Arrosant le marché de fruits et de légumes
D'un léger pulvérin;

La souple clématite enlaçant les décombres
De son fragile arceau;
Les étals de piment, d'orange et de concombres;
Les fiacres du Corso;

Le mendiant plaintif dont le soupir s'exhale
En *Ave Maria,*
Et jusqu'au vin douteux, jusqu'à la nappe sale
De l'humble *osteria !*

TABLETTES ROMAINES.

A Henri de Régnier.

I.

Salut, Nymphe des puits et des sources, Juturne,
Toi qui dors sous la terre un sommeil taciturne
Avant d'emplir le jour de chansons et de jeux,
Jeune et candide sœur du vieux Tibre fangeux,
Gardienne de cette eau magique et salutaire
Dont la vertu guérit, consacre et désaltère,
Toi qu'en ta prime fleur Jupiter posséda,
Claire enfant de la Nuit, rivale de Léda,
Compagne d'Esculape et des beaux Dioscures,
Toi qui sors en riant des profondeurs obscures !

II.

Rien de ce qui n'est plus ne vaut une humble vie.
Fantômes de César, d'Auguste et de Livie,
Vous qui peuplez, la nuit, le désert palatin,
Que m'êtes-vous auprès de ce riant matin
Qui reconquiert sur vous vos palais en décombres ?
Que venez-vous hanter mes songes, vaines Ombres ?
Vos lauriers, poudre au vent, pèsent moins sous le ciel
Que ce frêle rameau chargé d'un tendre miel,
Où, suspendant son vol aux fleurs fraîches écloses,
L'abeille ivre d'azur boit le parfum des roses.

III.

Tandis que vers les murs le fiacre nous ramène,
L'ombre éteint par degrés la Campagne romaine
Où, jusqu'aux marbres, tout semble noir maintenant;
Et, dans l'air tout à coup fébrile et frissonnant,
Une âcre odeur de mort se répand et circule.
Mais les mornes tombeaux, le froid du crépuscule,
Le grand désert putride et son souffle malsain
Me font plus douce encor la tiédeur de ton sein,
Et je bois, conjurant les spectres et les fièvres,
Le long philtre d'amour que me versent tes lèvres.

IV.

En gravissant, les yeux pleins de la Farnésine,
Le Janicule où flotte une odeur de résine,
Je ne vois ni le ciel, ni les pleurs d'or des pins :
Les corps éblouissants que Raphaël a peints
Me poursuivent toujours de leur gloire aveuglante,
Et je veux, devançant la nuit d'été trop lente,
Dans l'ombre bleue encor du soir déjà tombé,
Etreindre en toi Vénus, Junon, Diane, Hébé,
Et goûter une extase inconcevable, telle
Qu'en peut connaître un homme aux bras d'une Immortelle.

V.

Tour à tour folle et grave, en cette nuit romaine,
Ta grâce en fleur m'évoque et l'Anadyomène
Qui révèle en riant son corps rose et nacré
Où l'aile du désir se suspend à son gré, —
Et Danaé béante, éperdue, éblouie,
Ouverte à la caresse ardente de la pluie
Qu'au fond de sa chair blonde épand un dieu caché, —
Et, sa lampe à la main, la pensive Psyché
Penchant sa jeune tête avide et curieuse
Vers l'Amour, douce forme encor mystérieuse....

VI.

Fontaine où tant de fois, durant nos jours romains,
Nous avons rafraîchi nos lèvres et nos mains,
Antique, harmonieuse et charmante fontaine,
Adieu : demain déjà, tu nous seras lointaine.
Comme un embrun léger, la brise du matin
Disperse ta poussière en long voile argentin,
Et nous songeons, mouillés des perles de tes gerbes,
Que loin de nous, sans fin, sur la Place des Herbes,
Tu tendras, en faisant ton éternel bruit d'eau,
Cet aérien, mobile et transparent rideau...

VII.

Tu voulus, ce soir-là, recueillir une pomme
Du vieux pin dont le dôme altier, fameux dans Rome,
Couronne un si tranquille et si noble horizon :
Courbée, et pas à pas fouillant l'épais gazon,
Le bras tendu, pareille à la souple Atalante,
Tu ramassas la pomme élue, encor brûlante
De la flamme d'un jour torride et rayonnant;
Et, signe de concorde, elle orne maintenant,
Lourde, fauve et lustrée ainsi qu'un bronze antique,
D'un souvenir romain notre autel domestique.

VIII.

Pour avoir si longtemps rêvé dans les jardins
Qui sous le ciel de Rome étagent leurs gradins,
Et tant de fois respiré l'air du crépuscule
Sur le Pincio sylvestre ou l'ombreux Janicule,
Notre âme nostalgique erre encore à travers
Des bosquets de lauriers, d'ifs et de chênes verts
Encadrant un fond bleu de montagnes lointaines,
Et nos songes sont pleins d'un sanglot de fontaines,
D'un lent soupir de brise en un feuillage noir
Et de concerts plaintifs d'angélus dans le soir...

BORGO SABINO.

Quand pèse à mon ennui la ville aux brumes grises,
Je revois, suspendu sur sa forêt de pins
Au sommet du plus fier d'entre les monts sabins,
Un bourg antique, ami du grand ciel et des brises.

Immuable en sa rude et fixe vétusté
Parmi la nue errante et le mouvant feuillage,
Il semble un gigantesque et rugueux coquillage,
Sur sa falaise abrupte à jamais incrusté.

Les siècles l'ont bruni de leur fauve patine
Et l'ont rendu pareil à ces vieux paysans
Qui, courbés sous le poids des travaux et des ans,
Sont sacrés par ton hâle, ô lumière latine !

Sans fin, du regard libre et tout baigné d'azur
Qu'aux quatre coins des cieux son lent loisir promène,
Il contemple là-bas la Campagne romaine
Et, dans ses noirs bosquets, l'éclatante Tibur.

Seul survivant des jours où la vieille Sibylle
Puisait l'oracle obscur au torrent plein de bruit,
Parmi le temps qui coule et devant l'eau qui fuit
Il se dresse immortel et demeure immobile.

Pour son rêve aérien, la cité des Césars
Ne fait qu'une rumeur si vague et si lointaine
Qu'elle n'affaiblit pas le chant de la fontaine
Qui berce au chaud soleil ses gueux et ses lézards.

Mais si Rome, au couchant, s'efface comme un songe,
Un tel reflet de gloire en sa pourpre est resté
Qu'il emplit d'une auguste et grave majesté
Le vieux bourg solitaire et que la lèpre ronge.

Et ce témoin pensif, qui sait tous les secrets
D'un ciel plein de rayons et d'un sol plein de tombes,
Unit le cri de l'aigle au soupir des colombes
Et l'orgueil des lauriers au deuil noir des cyprès.

DIALOGUE ROMAIN.

LE POETE.

Puisque Rome est si belle, en ce paisible soir
Plein de sons d'angélus et de vols de colombes,
Muse pensive ! allons ensemble nous asseoir
Dans le voisinage des tombes.

L'heure est faite à souhait pour de tels rendez-vous :
A peine un vent léger tremble-t-il dans les feuilles,
Et son faible soupir semble agrandir sur nous
Le silence où tu te recueilles.

Laissons la Ville au loin, ses temples, ses palais,
Et son Tibre inquiet roulant à larges ondes :
Gagnons les champs déserts, ô Muse qui te plais
Dans les solitudes profondes !

C'est parmi leurs cyprès et leurs tombeaux croulants
Que je sens à quel point ton pur amour m'enivre,
Car cette poudre antique où tu vas à pas lents
M'apprend mieux le bonheur de vivre.

Dans l'immense néant des horizons romains,
Je ne vois que ta robe, ô ma chaste compagne !
Et le beau geste ailé de tes divines mains
Emplit à lui seul la Campagne...

LA MUSE.

« *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.* »

Oui, ces instants sont doux; mais ce n'est pas assez
De contempler mon geste et d'aimer mon visage :
Il faut entendre encor la voix des jours passés
Qui sort de ce fier paysage.

Dans le désert où gît le colosse romain,
Méditons les conseils de sa gloire écroulée :
Que nos pas concertés ne troublent pas en vain
La poussière qu'ils ont foulée !

Puisque rien des Césars ne reste que leur noms,
Puisque leur cendre même au vent s'est dispersée,
Nous, pour ne pas mourir tout entiers, apprenons
A durer par notre pensée.

Seul, échappe au néant l'esprit prédestiné :
Inscris donc un beau verbe aux feuillets de ton livre,
Homme éphémère auquel mon amour a donné
Le noble espoir de te survivre !

Vois : tandis qu'aux rayons du soir, ces monts fameux
Allongent sur les champs leurs grandes ombres noires,
Un vers virgilien monte, immortel comme eux,
Et s'élargit dans nos mémoires....

Cyprès et lauriers

CYPRES ET LAURIERS.

Cyprès, flambeau de nuit tendu vers la lumière,
Noir gardien des tombeaux, veilleur du grand sommeil,
Tour en deuil dont la flèche accueille la première
Les plus chastes rayons du renaissant soleil;

Et toi, laurier romain, signe élu par la gloire
Qui revêt le poète ou sacre le guerrier,
Toi dont le dur feuillage offre une ombre si noire
Qu'il semble fait de bronze, — austère et pur laurier;

Fidèles compagnons de la stèle et du temple,
Cyprès pensif, laurier viril, frères jumeaux
Chers au passant tardif qui médite et contemple,
Vous dont l'hiver et l'âge épargnent les rameaux;

Beaux arbres, mâle orgueil des jardins d'Italie,
Sûrs amis de la Mort sous le bleu ciel d'été,
Vous m'enseignez tous deux qu'une âme altière allie
La tristesse féconde à la sérénité.

Ton profil ténébreux sur la campagne rose,
Cyprès, fait des couchants d'un or plus radieux;
Et toi, sombre laurier, ta couronne se pose
Sur les fronts toujours clairs des héros et des dieux.

Je comprends à vous voir, vous de qui la verdure
A l'immortalité tranquille de l'airain,
Qu'il n'est de paix certaine et de beauté qui dure
Que celle d'un cœur grave et d'un esprit serein.

Le doux miel de l'amour s'aigrit, l'encens du culte
Déserte, aux soirs sans foi, l'autel encor fumant :
Mais le cyprès demeure, et le fier laurier sculpte
Sa feuille impérissable autour du monument.

Heureux donc le penseur qui, lorsque meurt sa lampe,
Et qu'il s'en va dormir dans le funèbre enclos,
Voit l'auguste laurier ceindre sa froide tempe
Et le cyprès pieux protéger son repos!

TABLE DES MATIERES.

PAGES

A L'ITALIE 7

AU SEUIL DU PARADIS.

Alma parens virum 11
Nostalgie 15
Terre latine 18
Pourpre du soir 20
Jardins Serbelloni 23
Aurea dies 26

AU SON DES CLOCHES TOSCANES.

Aux Jardins Boboli 29
Orto toscano 34
Soir de Fiésole 35
La maison de mon rêve 37
Rêverie aux Offices 39
L'heure vermeille 41

MIRACULEUSE OMBRIE.

Soir d'Ombrie 45
Tablettes franciscaines 47
L'adieu des frères d'Assise 49
Tablettes pérugines. 52

PAR LA VILLE ETERNELLE.

Laus Urbis Romae 57
Dans le jardin du Prieuré 60
Le vieux cordier de l'Aventin 62
Lacrymae rerum 64
Viva Roma 66
Tablettes romaines 68
Borgo sabino 71
Dialogue romain 73

CYPRES ET LAURIERS 77

CETTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE

SUR LES PRESSES DE

JOS. VERMAUT

MAISTRE IMPRIMEUR COURTRAISIEN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 24 DÉCEMBRE 1931